

PETIT RECUEIL LITTÉRAIRE

PARAISANT TOUS LES MOIS

2 Cents le Numero

25 CENTS PAR ANNEE.

2 Cents le Numero

AU PUBLIC.

Nous offrons au Public ce petit Journal Littéraire à raison de 25 centins par année, avec l'espoir qu'il sera bien accueilli par tous ceux qui aiment à lire une Publication intéressante. Nous apporterons l'attention la plus sérieuse dans le choix de la littérature que nous nous proposons de publier.

Ce Journal paraîtra tous les mois.

En offrant un Journal comme celui-ci à un prix aussi minime, il nous est permis de compter sur la bonne volonté du public et de croire que personne ne nous refusera la faveur d'une souscription.

LE DERNIER VŒU.

—o—

Derrière les murs du cloître, épais et hauts comme des remparts, les grands arbres du jardin dressent leurs têtes touffues. Et, dans le calme de la belle soirée d'été, les feuillages endormis sous la douce clarté de la lune frémissent à peine, quand passe par intervalles un léger souffle qui semble être l'haleine mystérieuse de la nuit.

Or, dans la solitude profonde et le vaste silence du jardin plein d'ombres transparentes, sous le dôme consenté des ramures entrelacées, une forme blanche passe lentement. Elle va d'un mouvement égal et paisible, si souple qu'il rend insensible le rythme de la marche, et qu'elle paraît glisser sur le sable des allées pailletées de taches lumineuses, comme un vivant et svelte fantôme. Et, prenant toujours sa lente rêverie, elle est arrivée au pied du grand mur qui fait au jardin une inviolable ceinture de pierre, lorsque soudain elle s'arrête avec un cri d'effroi. Un homme vient de sauter dans l'allée, et se tient maintenant devant elle, les bras croisés.

—Jean ! c'est vous... Vous ici... Quelle folie !

—C'est moi, en effet. Mais que parlez-vous de folie ? Je vous aime, je veux vous voir. Vous êtes ici ;

je viens. Est-il rien au monde de plus simple et de plus raisonnable ?

—Mais comment venez-vous ? En escaladant les murs, comme ferait un voleur, en commettant un sacrilège, car ce lieu est sacré, Jean, vous ne l'ignorez pas ?

—Je l'ignore. Si une misérable idée s'est mise entre nous et prétend nous séparer à jamais, c'est assez que je m'y heurte sans que vous me demandiez de la respecter. La respecter ? Je ne veux même pas la reconnaître. Je la nie, entendez-vous ?

—Malheureux !... Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

—Vous chercher.

—Pensez-vous m'emmener de force ?

—Peut-être.

—Allez-vous en d'ici, Jean. Toute violence serait inutile. Et je saurais vous écouter plus longtemps sans crime. Un abîme infranchissable nous sépare. Adieu !

Elle fit trois pas pour se retirer. Il s'élança vers elle, lui saisit les deux poignets, presque brutalement, et la colla au mur, où pendait une échelle de corde.

Révoltée et tremblante, elle ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot. Elle resta immobile, le regardant fixement.

Alors, lui tombant à genoux, les mains jointes :

—Pardou, Marie, s'écria-t-ii. Pardou ! Je suis rou, en effet, puisque j'ai osé porter la main sur toi ! Mais aussi, tu ne sais pas le suppliee que j'endure. Ecoute moi. Il faut que tu m'écoutes. Si tu ne sors pas d'ici avec moi, nous ne nous reverrons jamais. Eh bien, laisse-moi te parler comme si nous allions mourir.

—Je n'ai pas trente ans, et il y a déjà quinze ans que je t'aime. Nous avons grandis côte à côte, Marie. Ton père et ta mère étant morts, les miens te prirent avec eux, et tu devins ma sœur. Je me rappelle encore le jour où l'on t'apporta, toute frêle et mignonne, comme un chérubin dans un nid de dentelles. Tu avais deux ans, moi douze, je t'adorai tout de suite, et la première chose que je fis, ce fut de baiser tes jolis petits pieds nus. Tu grandis avec moi, jusqu'au jour où je dus quitter la maison pour apprendre le métier d'homme. Mais une fois par an, je te revoyais, sœur